

**- LA LIBÉRATION DE CHARTRES -**

Le 6 juin 1944, c'est le débarquement allié en Normandie.

**Les 11, 12 et 13 août** nous voyons la débâcle de toute une division allemande traverser Chartres en passant par la place des Epars. Il n'est pas rare de voir un camion tirer deux remorques successives. A noter que tous les véhicules sont propres et en parfait état de marche. L'instituteur Houdard commet l'imprudence d'installer son attirail photographique devant la Gendarmerie, au coin de l'avenue Maunoury. Il est aussitôt repéré par la Gestapo et embarqué. On ne le reverra pas vivant.

**Le 14 août**, une division d'infanterie américaine entre en Eure-et-Loir par Authon du Perche et se dirige vers Brou, La Bazoche-Gouët, Nogent-le-Rotrou déjà libérée par les FFI le 11 août.

Etant très religieux, je vais me confesser à la Cathédrale vers 17 heures. On ne sait jamais comment les événements peuvent tourner.

**Le jeudi 15 août**, vers 18 heures, des groupes de FFI prennent position dans divers bâtiments comme la Gendarmerie et la Préfecture. On sait que la Gendarmerie se situe place des Epars et que la Préfecture est rue Collin d'Harleville. Mais des éléments d'infanterie allemande restent dans la Poste toute proche et prennent position tout autour de la ville, là où il y a des ponts à défendre en un premier temps et à faire sauter en un deuxième. Sans qu'on le sache ; par groupes de deux, ils se positionnent dans une maison de la rue Porte Cendreuse, sous les combles, et aussi dans le clocher Renaissance de la Cathédrale après avoir assassiné le gardien qui logeait dans un petit réduit autour du chœur.

Ce jour là, dans l'après-midi, lors d'une alerte, je suis pris sous le feu d'un avion de chasse allié en traversant la place des Epars. J'étais comme hébété. Je me suis réfugié sous les arcades d'une banque proche de la rue du Bois-Merrain auprès d'autres chartrains.

A 21 heures 30, les Allemands font sauter le pont situé près de la fonderie.

Dans l'après-midi, j'étais allé voir du côté de la Porte Morard. Les deux soldats allemands, des Autrichiens petits de taille, nous avaient laissé approcher. Deux bombes de 200 kilos étaient posées au milieu du pont enjambant un bras de l'Eure, la mise à feu pas encore en place.

A 22 heures, un char américain venu en reconnaissance jusqu'à 200 mètres de la place des Epars par la rue du Grand Faubourg est détruit.

Ici, je laisse la parole à mon camarade de lycée, Bernard Havet : « J'ai souvenir, parce que j'étais présent, de la destruction d'un Sherman, sans doute le premier entrant dans Chartres. Cet événement s'est produit rue du Grand Faubourg. C'est de là qu'un groupe d'Allemands a tiré sur le char avec une arme genre Panzerfaust 60 ou Panzerschreck, je ne puis le préciser. Le char a fini sa course le long d'une épicerie. Bilan : 2 blessés, un Allemand et un Américain que nous avons transportés à l'hôpital. Nous avons récupéré les armes des Allemands dont une mitraillette PM 38 avec laquelle mon frère est parti au combat dont il n'est pas revenu. »

**Le vendredi 16 août** à 3 heures 20 du matin, les Allemands font la mise à feu des explosifs placés sur le pont au droit de la Porte Guillaume. On constatera le lendemain que les bombes disposées à l'identique de celles de la Porte Morard n'ont pas endommagé le pont mais ont soufflé la Porte Guillaume vieille de 600 ans. Le souffle s'est engouffré par la Porte et a fait exploser l'édifice. Si les parapets ont été volatilisés, les voûtes des ponts sont restées intactes.

Pendant ce temps, Porte Morard, les FFI empêchent la mise à feu des bombes placées sur le pont proche de la place en dévissant les détonateurs.

Seul, le pont de la Courtille saute, mais c'est le plus important car il est situé sur la voie principale de la progression vers Paris.

Le matin, en me levant, je constate un début d'effervescence sur la place Marceau. Les Allemands ne se manifestent plus en ville. Mais, vers les dix heures, une rumeur survient : « Les Allemands remontent ». A ce moment là, je suis au bout de la place avec les charcutiers, Mr et Mme Bondon. Il est dix heures environ quand se pointe, venant de la rue de la Volaille, un char allemand qui se positionne au droit de la rue Marceau. Alors en sortent deux soldats de la Wehrmacht parce que habillés en vert. Je les avais vus montant en Normandie 15 jours auparavant.

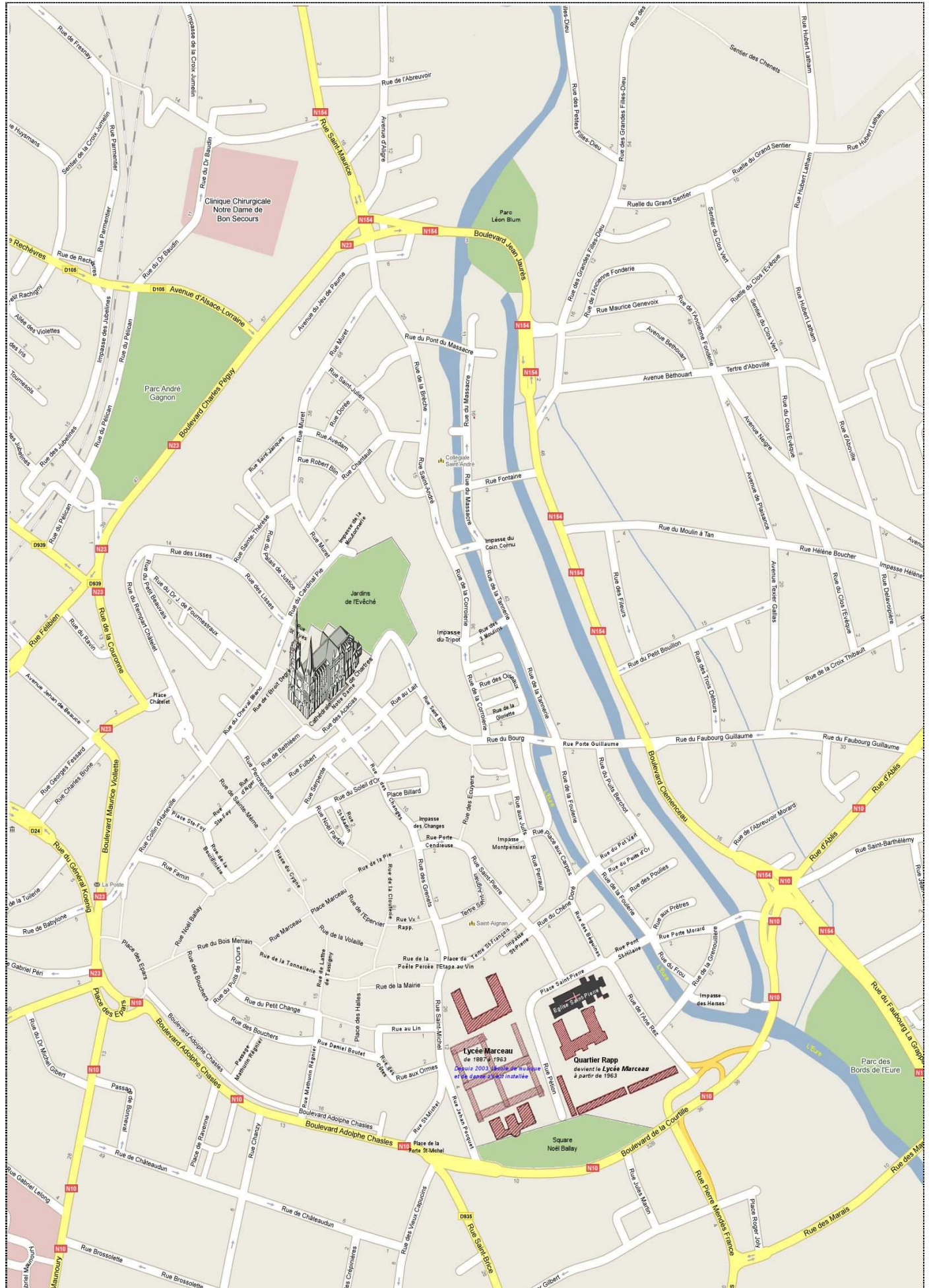
Précision de Bernard Havet : habituellement, les tankistes allemands étaient habillés en noir avec un blouson portant une tête de mort comme les SS. Cette tête de mort était portée en souvenir des Uhlans de la guerre de 14 dont la coiffe portait cet insigne. Ces Uhlans - des cavaliers - étaient les ancêtres des divisions blindées de 1940. En principe, les SS en noir étaient des unités spéciales qui ont rarement pris part aux combats. Ce sont les Waffen SS qui étaient à Oradour. Ils portaient sur leur manche la désignation de leur division « Das Reich ». Les SS en noir portaient un brassard avec la croix gammée.

Mme Bondon, la charcutière, nous dit : « Ne restons pas là, viens, Jean ». Je suis entré dans la cour, puis dans l'arrière boutique d'où j'ai gagné le magasin. De là, je pouvais observer la place et les soldats ennemis. Pendant un temps, je restai seul à surveiller leurs agissements. Puis, Mme Bondon entra et me demanda ce qu'ils faisaient. « Ils sont toujours là ». Elle s'éloignait quand les Allemands remontèrent dans leur engin et repartirent par le même chemin d'où ils étaient venus. Avant de quitter la charcuterie, j'ai attendu un moment avant de regagner notre maison d'où était reparti le blindé quinze minutes plus tôt. Chemin faisant, au droit de la colonne Marceau, une petite voix intérieure m'a dit : « Eh bien, mon Jeannot, il va falloir que tu y ailles ». C'est alors que j'ai suivi mon frère Pierre en basse ville en empruntant la rue St Pierre, en passant devant l'église du même nom, puis la rue de la Porte St Hilaire et la Porte Morard en remarquant que le pont restait intact.

Là, nous étions cinq pauvres diables sans uniforme. Pierre me dit : « Comme tu n'es pas armé, tu vas nous mettre les balles dans les chargeurs ». Il me remit une musette verte à moitié remplie de cartouches avec huit chargeurs vides. Il me montra comment on devait procéder. Je commençais ce boulot pendant que les autres, à tour de rôle, allaient décharger leur mitraillette Sten dans la direction d'un petit camion en panne au milieu de la côte à gauche de la route parce que venant par la rue du Faubourg Guillaume et voulant se diriger vers Paris, (voir plan) il n'avait pas eu le temps de se rabattre. Il ne risquait pas de rencontrer des véhicules dans l'autre sens ! Nous, nous étions place Morard le long d'un mur, à l'abri.

Mais il y avait, derrière un panneau indicateur blanc, un soldat américain qui tirait, lui aussi, sur l'ennemi. Au bout de dix minutes, les Allemands du camion hissèrent un drapeau blanc. Nous avons commencé à remonter la rue d'Ablis, quand nous fûmes arrêtés dans notre élan par un coup de feu qui venait d'on ne sait où pour enfin nous apercevoir au bout d'un certain temps que c'était un Américain qui avait tiré. Nous lui fîmes signe et il s'arrêta, prit son talkie-walkie vert et téléphona longuement. Ce devait être un observateur. Les Allemands du petit camion hissant de nouveau leur drapeau blanc, nous montons vers eux. Ils se rendent en levant les bras. Ils sont cinq, dont quatre valides. Le cinquième qui était au volant du véhicule s'effondre sur la chaussée quand mon copain le commis boucher ouvre la porte. Ce blessé a dû être touché à la colonne vertébrale car il tremble à la manière des animaux que l'on tringle dans la colonne pour les dénervier. Mon copain veut le finir et je lui dis : « Laisse lui le temps de remettre son âme à Dieu ». Il lui laisse un répit, mais quand j'ai le dos tourné, j'entends un coup de feu. Le sursis n'a pas été très long. Puis, pendant que certains mettent les prisonniers en file pour les conduire à la Préfecture, nous faisons l'inventaire de l'arrière de la caisse du camion de trois tonnes. Dedans, il y a un peu de tout, dont une mitraillette américaine avec trois chargeurs remplis. Je m'empare de cette arme car je suis le seul de cette escouade à ne pas être armé. Surviennent alors trois garçons par les jardins. L'un d'eux me dit : « C'est pour moi, la mitraillette ». Je lui réponds : « Je l'ai, je la garde ». Pendant que l'un d'entre nous essaie de faire démarrer l'engin, mon frère Pierre s'allonge sur le garde-boue gauche et me dit d'en faire autant sur le droit. Je m'allonge, pas rassuré du tout. Mais notre camion ne veut toujours pas démarrer. De guerre lasse, on le redescend jusqu'à la place Morard, pas très loin du pont de la Courtille, détruit du côté ville. Je distribue les chargeurs des Sten aux possesseurs de ces mitraillettes en gardant pour moi la musette dans laquelle je place mes chargeurs remplis de balles de 11 mm. Je suis maintenant un vrai soldat armé. Quelques hommes viennent ensuite nous demander ce qu'il y a dans le camion. L'un emporte un petit poste de radio, un autre une bricole, que nous leur laissons.

Association des Anciens Elèves des Lycées Marceau et Hélène Boucher de Chartres  
La libération de Chartres (août 1944) – Jean Lafosse



Le camion avait son réservoir percé ; il était situé à vingt mètres des réservoirs de l'usine à gaz.

Il me revient en mémoire une anecdote oubliée. Quand nous avons fait les prisonniers, il y avait parmi eux un assez grand soldat blessé entre l'oeil et la cloison nasale d'une balle Sten qui, venue sans force, n'avait pas touché mortellement sa victime. Celui qui voulait la mitrailleuse s'en prit à l'Allemand et voulu lui ravir sa montre gousset en argent. Je m'y opposais vigoureusement.

Bernard me précise que les mitraillettes Sten étaient pourvues de balles de 9 mm dans des chargeurs comprenant 32 balles.

Bientôt, nous voyons arriver près de nous une automitrailleuse américaine, sans doute prévenue par le soldat américain avec son téléphone de campagne. Elle a dû arriver par la rue St Pierre et la rue de la Porte St Hilaire, car la Porte Guillaume à ce moment là n'a pas encore été déblayée. Il doit être quatre heures de l'après-midi. A la Porte Morard, nous sommes six ou sept à nous faire embarquer dans l'automitrailleuse américaine à chenilles, avec à l'avant une mitrailleuse. Je me souviens de la présence des trois soldats américains, de Jean Colombe, de mon copain, le commis boucher, de mon frère Pierrot et de Michel Cauty. Je me rends compte rapidement qu'il ne me faut pas rester dans cette souricière. Pendant notre parcours en autochenille, l'un des soldats me montre comment fonctionne ma mitrailleuse américaine et tire une rafale.

Arrivés à la porte du cimetière de St Cheron, l'automitrailleuse s'arrête et les Américains nous font descendre pour que nous progressions dans le cimetière, pendant qu'eux vont contourner celui-ci par les rues. On s'enfonce au milieu des tombes par groupes de deux. Je reste avec Michel Cauty. Nous remontons vers le haut et la porte cochère nord ; nous apercevons un cadavre le long de la voie assez large à cet endroit, près d'un arbre. Nous arrivons à la porte et Michel l'ouvre sans difficulté rapidement en se protégeant derrière le mur.

La porte de droite est restée fermée. Michel qui est armé d'un fusil se met à plat ventre et progresse le long du vantail gauche, puis sort. Je l'imite, mais à peine suis-je sorti dans la rue que nous sommes mitraillés. Je ne fais qu'un avec les grains de sable. C'est fou, ce que l'on apprend vite dans ces moments là ; juste après la deuxième rafale, qui m'a envoyé comme la première des cailloux sur le corps, je bondis derrière la demi porte restée en place ; je ne bondis pas, je gicle.

Pendant ce temps, Michel tiraille. Au bout d'un instant qui me semble une éternité, il revient par le même chemin et se relève derrière le mur. Alors, il me dit : « Passe en courant », ce que je fais. Nous revenons ensuite vers le bas du cimetière. Chemin faisant, il me dit que nous avons été protégés par un tas de cailloux mis là par la providence pour réparer la chaussée.

Pendant toute cette période de notre retour, la mitrailleuse allemande continue de tirer au dessus du mur ; toutes les cinq cartouches, il y a une balle traçante. Elle était située au premier étage du séminaire proche de 150 mètres environ. Michel Cauty me dit aussi qu'il y avait un « chleu » à plat ventre dans le champ qui lui tirait dessus et que derrière le mur, côté droit, il y avait un mort. J'ai appris plus tard que c'était Michel Havet, le fils aîné de Mr et Mme Havet, vétérinaire à Maintenon. Le mort de l'allée à l'intérieur du cimetière, devait être Beaur (à confirmer).

Un groupe de partisans s'était déjà infiltré dans le secteur la veille et s'était fait accrocher par l'ennemi en voulant sauter le mur. Havet avait été cueilli par la mitrailleuse allemande à la hauteur du ventre. J'ai connu ce détail par Bernard, le frère de Michel, venu reconnaître le corps dans la chapelle ardente de l'église Sainte Foi après les événements. Michel, pendant la nuit ou un peu avant, avait été achevé par l'ennemi d'une balle dans la tête.

En redescendant vers la porte d'entrée du cimetière, Jean Colombe nous montra dans le haut de la rue St Cheron une colonne de fumée très dense en nous disant : « Regardez ! c'est l'automitrailleuse qui vient de sauter sur une mine ». Nous étions anéantis. C'est alors que nous avons désigné Jean Colombe comme notre chef, lui, étant le plus âgé et le plus apte à nous commander. Il nous fit passer par dessus le mur bas du cimetière, puis par dessus le grillage longeant celui-ci et nous rentrâmes par la prairie et ensuite par la route d'Orléans.

Le lendemain, l'Etat-Major américain fit bombarder le cimetière de Saint-Chéron pensant que les Allemands s'y étaient retranchés. En réalité, ils étaient cantonnés dans l'orphelinat proche dont les fenêtres donnaient sur la porte nord du cimetière. Les dégâts dans les tombes furent considérables.

Quand nous arrivâmes à la préfecture, je revis les quatre prisonniers alignés dans le couloir extérieur avec devant eux les quelques objets qu'ils avaient sur eux, dont la montre épargnée. Pendant ce temps, on entendait les coups de feu dans une cour annexe ; c'étaient les traîtres et d'autres que l'on exécutait sans jugement.

Pendant la nuit suivante, les Allemands viendront dans le cimetière et y assassineront le gardien sous les yeux d'une fleuriste de nos amies qui en restera traumatisée jusqu'à la fin de ses jours. Elle vit toute la scène derrière les jalousies de ses volets.

A noter que des Américains pendant toute cette période ont été peu nombreux dans Chartres. Personnellement, j'en compte un, deux, plus les trois de l'automitrailleuse. Il y en eut d'autres ; mais n'allez pas croire qu'ils laissaient faire le sale boulot par la Résistance. En réalité, l'état-major américain qui avait perdu beaucoup de monde lors du débarquement cherchait à en avoir maintenant le moins possible au combat, et il était normal que nous leur donnions un coup de main.

Après être remontés en ville, nous nous sommes dispersés en fin de journée, et je suis rentré pour dîner à la maison et dormir. Moi, je n'avais de compte à rendre à personne. Mais quelle journée ! Je venais de recevoir le baptême du feu.

### **Le samedi 17 août**

Comme toutes les nuits de cette période, je dors à la maison. Je prends un petit déjeuner rapide, puis je descends et sors pour rejoindre la préfecture d'où partent les ordres, les escouades de reconnaissance, les missions. Au moment où je passe de la rue Marceau sur la place, au coin de la rue de la Volaille, survient Suzanne Léger, la fille aînée du marchand de volaille. Elle me dit : « Jean, tu ne peux pas partir comme cela » et elle me donne un casque noir de défense passive. Je deviens un soldat de plus en plus complet. A la préfecture, je vois partir une escouade, dont l'infirmière de la Résistance super sympa, et aussi notre copain Tuvache, qui sera blessé grièvement en fin de journée aux Trois Ponts. Nous, avec mon ami, le commis boucher, on nous envoie à la gare pour empêcher les pillages. Arrivés sur le pont du chemin de fer allant à Mainvilliers, nous voyons s'enfuir une dizaine de personnes à travers les voies, quand ils nous aperçoivent. Nous les interceptons à la sortie et, après un coup de feu en l'air, ils laissent là leur butin et repartent chez eux. Cet incident va donner aux responsables l'idée sympa de distribuer des denrées alimentaires aux plus démunis.

L'après-midi, sans avoir reçu d'ordre particulier tant est grande la confusion, je descends vers la basse ville et me dirige vers la Porte Morard dont je connais maintenant le secteur. Là, je retrouve tout un groupe de FFI auquel je me joins. Nous sommes commandés par un vieux capitaine gueule cassée de la guerre de 14, très calme. Mais nous sommes pris sous le feu d'un canon de 88 autrichien qui nous empêche de progresser au-delà de la place. Notre capitaine nous fait mettre en file et nous nous apprêtons à remonter quand un obus tombe à environ 80 mètres de l'endroit où nous sommes. Nous n'y prêtons pas attention outre mesure. C'est alors que je reçois un coup sur le casque que Suzanne m'a donné quelques heures plus tôt. Je me retourne pour engueuler le soldat qui me suit, croyant qu'il m'a donné un coup de crosse ! Mais je ne vois plus personne. En fin de rotation vers lui, je vois un gros éclat d'obus tomber à mes pieds, devant moi. Je veux le ramasser, mais il me brûle, je le lâche aussitôt, puis je fais comme les autres, je me mets à l'abri en entrant au rez-de-chaussée d'une maison. Là, il y a mon frère. Ils ont dû avoir peur pour s'être esquivés comme cela ; moi non, mais si je n'avais pas eu le casque de Suzanne Léger, j'aurais fait un cadavre de plus. Le bombardement s'intensifiant, le capitaine nous fait progresser vers un autre secteur. A chaque coup, nous devenions très nerveux, mais avec le vieux soldat, toujours imperturbable, nous avons fini par garder notre sang-froid. Avec un autre, nous sommes même allés nous placer dans un lavoir en bois sur les bords de l'Eure en regardant calmement les éclats tomber dans l'eau. Au bout d'une heure de ce petit jeu, les Allemands n'ayant sans doute plus de renseignements sur notre position, les coups cessèrent. Le capitaine nous rameuta et, en file, nous revînmes par les rues Grenouillère, du Frou, St Hilaire, la place St Pierre, la rue St Pierre, la rue des Changes, la rue du Soleil d'Or, la rue St Même. Mais là, nous entendîmes venir un obus avec son bruit caractéristique ; et en un instant très court tous les FFI furent à l'abri dans les portes cochères et personne ne fut blessé. Nous étions environ une trentaine. Cette attaque anormale donna à penser. Le canon, nous savions qu'il était aux Trois-Ponts, mais pour qu'un obus nous tombe dessus rue Ste Même, au beau milieu de la rue, au moment même où nous arrivions près de la préfecture, l'ennemi devait avoir des observateurs qui transmettaient des renseignements par téléphonie sans fil. A partir de ce moment là, nos soupçons s'orientèrent vers les clochers de la cathédrale. A la jumelle, leur présence fut vite confirmée. Aussi, trois soldats FFI furent ils envoyés là-haut pour les déloger. Se sentant observés, puis découverts, ils tirèrent même un coup de fusil en direction de la préfecture, mais n'atteignirent

personne. Se sachant perdus, ils se rendirent sans opposer de résistance, mais quand l'état-major allemand n'eut plus de leurs nouvelles, il fit tirer un coup de canon sur le vieux clocher de la cathédrale en l'égratignant notablement à l'indignation de la population toute entière.

Après avoir reçu mon éclat obus sur l'avant du casque et être entré dans une maison particulière, les gens de l'endroit nous offrirent une boisson d'eau et de menthe ! J'aurais mieux fait de ne rien prendre car le lendemain, je fus pris de dysenterie.

Le capitaine qui nous commandait habitait justement rue Ste Môme. Je suis allé lui rendre visite quelques jours après ces événements pour témoigner à propos d'un garçon qui avait eu un très petit comportement de résistant, rue de la Clouterie. Il m'avait pris la mitraillette pour jouer au FFI afin de déloger des observateurs « chleus » dans un grenier de la rue Porte Cendreuse, mais que nous ne pûmes ni voir, ni déloger. C'est mon copain, le commis boucher, qui a fait ce boulot le lendemain matin. Le capitaine, pas dupe du comportement de ce garçon, prévint mes parents qui me conseillèrent de ne plus fréquenter cet individu. Je n'étais pas encore un adulte à part entière. Ils avaient parfaitement raison. En réalité, ce garçon-là cherchait à se faire payer une solde de FFI pendant les cinq jours de la libération de Chartres.

Ce samedi 17 août, je rentrai à la maison pour le dîner, juste à l'heure.

### **Le dimanche 18 août.**

Ce jour-là, je ne me suis pas rendu compte que nous étions un dimanche. Je me suis levé tôt, vers 7 heures et avec tout mon attirail, je sors de la maison et me rends à la préfecture où le capitaine de la veille se met en faction à l'entrée en me donnant les consignes suivantes :

- Ne laisser entrer que les militaires, les FFI, les FTP, les infirmières, les infirmiers, les personnes venant chercher du lait pour leurs enfants, les américains s'ils se présentent, les patrouilles seules ou rentrant avec des prisonniers allemands, le Préfet, les gens de la préfecture, le maire de Chartres.

Naturellement, tous ces gens doivent montrer « patte blanche » ou avoir un brassard pour les soldats en civil. Au bout de trois heures de service devant la préfecture, où bon nombre de « pays » ont pu me voir, filmé aussi par un cameraman américain, je suis libéré par le capitaine et remplacé par un autre planton, en ayant soin de redire les consignes sans me tromper, ce qui me vaudra les remerciements de l'officier qui me donnera mon après-midi libre.

En rentrant à la maison, je prends le chemin des écoliers et je passe par la rue du Soleil d'Or et la rue des Changes. Arrivé aux Quatre Coins, il y a davantage de monde, et, de la rue Saint-Pierre arrive une patrouille de sept hommes, deux FFI et cinq prisonniers. Je dis à celui qui marche devant « Où les avez-vous trouvés ? » « Par là ! » « Je vous accompagne ». Le FFI allant boire un coup, je le remplace ; je marche à l'arrière et nous prenons les rues des Grenets, des Vieux Rapporteurs, puis à gauche la rue de la Clouterie, puis à ma droite la rue de la Volaille. Là, une chartraine se rue sur le dernier soldat allemand et je la repousse avec douceur en lui disant : « Cela suffit ». Nous continuons notre chemin, passons devant la rue Marceau et la place du même nom. Maman qui est là avec deux personnes me reconnaît et s'écrit : « Mais, c'est Jean ! ».

Nous continuons par le marché aux fleurs, la rue St Môme pour finalement entrer dans la préfecture et remettre nos prisonniers, des petits autrichiens de la Wehrmacht, aux autorités compétentes. (A cette époque, la préfecture se situe Place Collin d'Harleville, aujourd'hui Place Jean Moulin). Ensuite, je rentre à la maison ; il est quatre heures de l'après-midi. Par la fenêtre de la salle à manger où je me restaure, j'entends des cris et je vois la femme de la rue de la Volaille que j'avais repoussée, se faire conduire sous bonne escorte pour être rasée.

J'ai eu l'occasion de voir une autre de ces femmes qui avait eu un enfant avec un Allemand ; je l'ai vue à l'aller, puis au retour, et le bébé de six mois portait alors sur le front une blessure rouge en forme de croix gammée. En rentrant chez elle, la femme pleurait amèrement. Quelle misère !

Ce jour, nous apprenons le décès de Michel Cauty, blessé il y a deux jours, le 17 août, dans le secteur de Luisant (à confirmer par Mme Cauty). C'est en récupérant le drapeau français laissé à terre par un soldat mort, qu'il a été lui-même blessé mortellement au poumon. Transporté à l'hôpital de l'avenue Maunoury, il y décéda dans la nuit après avoir revu son épouse.

Je passe le reste de l'après-midi à la maison.

### **Le lundi 19 août.**

A partir de ce jour, je ne repars plus le matin à la préfecture.

Mon frère Pierre me donne le conseil d'aller voir Mr Parizel qui m'a déjà inscrit dans son groupe après notre sortie du cimetière le vendredi 16 août. Les Allemands se rendent dans tous les secteurs, St Cheron, les Trois Ponts, Luisant. J'apprends le décès de mon instituteur, Mr Houdard, pris par la Gestapo, place des Epars, le 12 août. Le 18, la Résistance apprend le transfert des prisonniers vers Berchères les Pierres pour y être fusillés. Elle intercepte le deuxième autocar, mais pas le premier ; et Houdard était dans le premier !

Déjà, en ville, règne une grande animation. Je me dirige vers la Porte Morard quand je vois monter à bicyclette en danseuse Jacqueline Houdard, qui me dit : « Jean, ça y est, on est libéré ». Je me retourne vers un copain qui m'accompagne, et lui dis : « Elle ne sait donc pas ! » et vers elle dès qu'elle m'a dépassé : « Jacqueline, rentre chez toi tout de suite ! ». Jacqueline Houdard, je ne l'ai jamais revue. Mais, ici, Jacqueline, je t'embrasse très fort.

A la Porte Morard, je constate que le petit camion que nous avons amené là n'a plus ses quatre roues. Elles avaient été dérobées dans la nuit.

Arrivé à l'endroit où j'avais reçu mon éclat d'obus sur la tête, je ne le retrouve plus. Un enfant l'avait ramassé avant moi. Puis, je repasse par la Porte Guillaume, qui est déjà dégagée par un char muni d'une large pelle comme les bulldozers d'aujourd'hui. Un pan de la Porte resté en place est encore visible.

### **Le mardi 20 août.**

Ce jour-là, je me rends sur la route de Brou, par où sont arrivés les américains.

A la sortie de la ville, sur le bas-côté de la route, il y a encore des caissettes de grenades défensives au milieu d'objets hétéroclites. Avec un autre, nous nous dirigeons vers les canons enterrés, sortes de batteries, et là, après avoir constaté que les culasses ont été explosées par les soldats alliés, nous voyons deux cadavres de soldats allemands déjà réduits à l'état de demi squelettes sous leurs tenues militaires. L'odeur est difficile à supporter. Nous repartons et rentrons au centre ville.

Dans les jours qui suivirent, mon Pierrot, dans l'euphorie générale, s'engagea pour une longue durée, jusqu'à la fin des hostilités.

Comme me l'avait conseillé mon frère Pierre, je vais à l'adresse indiquée, rue de Sours, rencontrer Mr Parizel, qui me règle les cinq jours de combats pour ma participation. Plus tard, je retrouverai un papier attestant mon appartenance à son groupe pendant la libération de Chartres, mais il se trompera sur le prénom en me baptisant Jacques Lafosse. De plus, Pierre et moi recevrons de la mairie de Chartres, non pas une décoration, mais une citation de la ville, que je garde précieusement, qui est signée « André Haye ».

Pendant toute cette période de la libération, nous eûmes 46 tués, sur les 145 FFI, FTP actifs, c'est-à-dire participants aux combats. Il y eut aussi quelques blessés, dont le petit Tuvache, lors d'une patrouille. Il reçut une balle dans la boucle de l'aorte, et eut bien du mal à s'en remettre.

Quinze jours après ces événements, je vis mon frangin Pierre, un sac de jute sous le bras, s'en aller au Commissariat de Police rendre ma mitraillette, ma musette, mes chargeurs et mes cartouches pour les remettre à Mr Parizel, qui était devenu représentant de la Police Nationale. J'aurais bien aimé les garder en souvenir, mais il fallait respecter la loi, et aussi armer les volontaires qui partaient au front.